

« Faisons-lui une aide semblable à lui¹ »

Jacques Maritain

Publié dans *Nova et Vetera*, 4 (1967), 241-254.

1. Ce que je vais vous dire n'est qu'un petit intermède à vos travaux. Pour me reposer un peu de mes problèmes philosophiques, je me suis mis depuis quelque temps à rêver et à méditer sur la Genèse; et il me semble qu'un fragment de mes réflexions, qui a affaire à la création de l'homme et de la femme, et au « faisons à Adam une aide semblable à lui », tel qu'à mon avis il faut l'entendre, aurait peut-être chance de vous intéresser.

Je commence toutefois par quelques observations préalables. D'abord la perspective de mes réflexions est celle de la *lecture du texte* par un chrétien quelconque en quête d'intelligibilité, fût-il un vieux philosophe un peu délirant.

Ensuite, le « genre littéraire » de ce que nous lisons sur la création d'Eve formée de la côte d'Adam, et en général sur le Paradis terrestre, est le langage du mythe, où, comme Olivier Lacombe l'a admirablement montré, il faut voir une œuvre de l'imagination créatrice, de l'imagination vivifiée par l'intellect agent dans le supraconscient de l'esprit, par laquelle l'humanité a été nourrie de tant de vénérables archétypes et de tant de grandes et prophétiques vérités, proposées sous mode invérifiable et mélangées d'erreurs. Celui qui nous occupera remonte sans doute à des âges et des souvenirs très anciens, mais il a été purifié par la révélation divine. Ce qui nous est présenté sous une imagerie qu'il ne faut pas prendre à la lettre, et avec des détails descriptifs qui relèvent de cette imagerie, c'est un *contenu essentiel* d'une importance souveraine, un contenu de *vérités divinement révélées* offert sous forme cachée, et qu'il nous est demandé de découvrir, ou plutôt, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse en ce moment, qu'il est demandé à l'Eglise de nous découvrir, comme elle l'a fait déjà, en particulier au Concile de Trente. Bref, c'est d'un mythe *vrai* qu'il s'agit².

Ça, nous le savons par la foi; nous savons que la Bible nous transmet, à travers des instruments humains, la parole de Dieu révélant. Quels que puissent être les conditionnements psychologiques ou socio-culturels de ces instruments humains, la parole du Dieu de vérité est là. C'est une absurdité d'imaginer qu'un chrétien en quête d'intelligibilité devrait lire la Bible *comme si* il était un de ses frères incroyants cherchant avec les lumières de sa seule raison si et comment la Bible peut le *conduire* à la foi. Un chrétien ne saurait lire la Bible, pour tâcher de comprendre, qu'en homme

¹ Cette toute récente causerie, faite à Kolbsheim, et que son auteur veut bien nous permettre de publier, rejoint - faisons-le remarquer - la ligne de préoccupation ouverte par l'étude: « *Vers une idée thomiste de l'évolution* », *Nova et Vetera*, 1967, n° 2, pp. 87-136.

² Cf. *Le Paysan de la Garonne*, p. 54.

qui a la foi, comme un oiseau vole avec ses ailes et n'essaie pas d'imiter la marche d'un quadrupède. Il sait d'avance que là où la Bible use d'un langage mythique comme dans la Genèse, il ne peut s'agir que d'un mythe *qui dit vrai*, si difficile qu'il puisse être de déchiffrer ce qui est à la fois offert et caché sous son imagerie.

2. J'en viens maintenant à mon sujet. Il y a, comme vous le savez, deux récits de la création, et notamment de la création de l'homme. On attribue l'un à la source sacerdotale, et l'autre à la source yahviste. C'est une information intéressante, mais en quoi m'éclaire-t-elle? Les gens qui croient en finir avec un texte en expliquant *de quelle source* il vient et *comment* il a été rédigé sont à mon avis des escamoteurs. C'est *ce qu'il dit* qui m'importe. Que ça vienne d'une source sacerdotale ou d'une source yahviste, je peux certes tirer de là des précisions accessoires fort profitables. Mais pour l'instant, je m'en fiche, du moment que l'auteur principal, le Saint-Esprit, a voulu que ça se trouve dans le Livre sacré.

Lisons donc les deux récits de la création de l'homme. Le premier (Genèse, I, 26-27): «Dieu dit: 'Faisons l'homme à notre image et ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre'.

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il LE créa, homme et femme il LES créa »

Le deuxième récit (Genèse, II, 7, 18, 21, 23): «Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol et insuffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant». Et plus loin: «Yahvé dit: 'Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide semblable à lui' ». (L'Abbé Mamie suggère que, d'après l'hébreu, il vaudrait mieux dire: *je vais lui faire une aide comme son vis-à-vis.*) Et plus loin, après avoir fait comparaître les animaux de la terre, tous évidemment impropres à remplir un tel office: «Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria: 'A ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci sera appelée femme (*ishsha* en hébreu), car elle fut tirée de l'homme (*ish* en hébreu).»

Eh bien comment comprendre ces deux récits? Le premier se rapporte à l'unité de la nature humaine et à l'égalité en nature et en dignité de l'homme et de la femme, dont la dualité, «homme et femme il *tes* créa», est synonyme de *l'Homme* (avec une majuscule), et le constitue dans sa plénitude ontologique, «Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il *le* créa». L'autre récit se rapporte à la relation entre l'homme et la femme: Eve a été formée de la côte d'Adam.

Ce dernier mythe signifie, à mon avis, deux choses: d'une part, la femme est faite pour être la compagne et l'aide (n, 18) de l'homme. D'autre part, selon une remarque

de Raïssa³ qu'elle faisait en souriant et qui est d'importance majeure (cette remarque nous montre comment il faut lire dans la perspective mythique, - et grâce à un éclair de poésie, - un texte écrit en langage mythique), d'autre part Eve n'a pas été tirée directement comme Adam, du limon de la terre, mais d'une matière plus élaborée et plus raffinée, d'une chair déjà vivante et humaine, ce qui veut dire qu'elle a reçu en partage les qualités les plus délicates et du plus haut prix pour la race humaine, - celles qui ont été départies à l'homme étant à la fois plus puissantes et plus tournées vers l'action à mener à bonne fin, dans le domaine du monde comme dans celui de la pensée, aptes par conséquent à lui assurer par droit de nature l'autorité dans la communauté familiale, - je dis *autorité*, je ne dis pas *domination* de maître à esclave, en d'autres termes, cette juste autorité qui respecte les droits et les libertés de ceux sur lesquels elle s'exerce et qui est indispensable à toute vie sociale. *Vir est caput mutieris*, c'est une loi de nature (qui, je le note entre parenthèses, doit nous faire regarder comme anormales les civilisations matriarcales, et qui condamne aussi l'illusion de ceux qui, au nom de l'égalité de nature entre l'homme et la femme, voudraient que dans l'Eglise le sacerdoce soit conféré aux femmes comme aux hommes).

O. k., donc, pour la fonction d'autorité dévolue à l'homme. Il reste toutefois qu'abusant de tout cela, pendant des siècles l'homme s'est imaginé qu'il était supérieur à la femme en raison de ces fonctions d'autorité qui lui ont été dévolues. C'est une erreur de première grandeur: les fonctions d'autorité dans la communauté sont tout à fait nécessaires et supposent des qualités particulières et particulièrement importantes, mais qui de soi ne sont pas les plus élevées ni les plus fines, et qui n'indiquent, sinon aux yeux d'un stupide orgueil, aucune supériorité de nature. L'orgueil dont je parle a régné avec une force-inouïe dans toute l'antiquité païenne, et dans l'antiquité chrétienne aussi.

3. Ici une parenthèse philosophico-théologique: Aristote a donné une forme doctement philosophique à une telle mentalité, en regardant la femme comme un

3 Cf. Raïssa MARITAIN, «*Histoire d'Abraham ou la sainteté dans l'état de nature*», Nova et Vetera, 1935-III, pp. 259-260. «Dans ce progrès de l'humain que nous essayons de lire mot à mot dans le Genèse, remarquons, quoi qu'il en soit de la possibilité d'autres interprétations, que la femme a sauté un échelon. Elle n'a pas été prise à la terre, elle n'a pas été formée du sol comme l'homme. Poussière, par l'intermédiaire de la chair de l'homme, comme l'homme est poussière à travers la chair animale, elle a été faite d'une chair humaine, elle a été créée à l'intérieur du paradis, tandis que l'homme n'y est entré qu'après sa création. «Ainsi, d'après la Bible, l'origine physique de la femme est plus noble que celle de l'homme. La rançon de ce privilège c'est que les exigences de Dieu et des hommes seront plus grandes à son égard, et même, pourrait-on dire, les égards divins. C'est Eve qui a, par sa faute, il est vrai, mais aussi par la hardiesse de sa décision, ce qui est propre à l'adulte, pris l'initiative qui acceptée par Adam a décidé du sort de l'humanité. Et c'est une femme encore qui, sans nul conseil humain, et par la plénitude de sa foi, a compensé en quelque sorte la faute d'Eve, et fait remonter vers le Sauveur et vers Dieu l'humanité qui s'égarait. Pour la même raison Dieu permettra que toutes les lois que feront les hommes, à eux seuls ou sous son inspiration, exigent toujours de la femme plus d'abnégation et de pureté, plus d'humanité. Les traces, le souvenir du stade terrestre et animal pèsent sur l'homme plus lourdement. Mais Eve est très semblable au meilleur Adam.»

homme manqué, voir le *De generatione animalium*, chapitre 3, où il dit que *femina est mas occasionatus*, la femme est un homme occasionnellement raté par la nature. Voilà qui tranche clairement la question, si clairement, hélas, que saint Thomas a cru devoir adopter cette assertion d'Aristote, et nous explique, avec le renfort des vues pseudo-scientifiques de son époque, que *femina est aliquid deficiens et occasionatum*, la femme est quelque chose de déficient et d'occasionnellement produit, non pas sans doute par rapport à la nature universelle qui exige la femme pour la perpétuation de l'espèce, mais par rapport à la *nature particulière*, c'est-à-dire à telles conditions particulières empêchant par accident l'acte générateur d'atteindre parfaitement sa fin (Cf. Ia, 92, 1, ad 1). Il suit de là qu'à vrai dire seul l'homme répond parfaitement à la définition de la nature humaine (dont la différence spécifique est d'être doué d'intelligence et de raison), car il est ordonné *ad nobilius opus vitae, quod est intelligere* (même article), tandis que la femme est ordonnée à engendrer. Et encore: *naturaliter in homine magis abundat discretio rationis* (92, 1, ad 2).

Cette idée de la femme homme manqué, et de la masculinité comme sommet de la nature humaine, est contraire à la raison philosophique qui, du fait même qu'elle proclame l'unité de la nature humaine, proclame du même coup l'égalité en possession de la nature humaine, donc en valeur quant à ce qui constitue la différence spécifique humaine, entre les deux vis-à-vis qui se font face dans cette nature et qui possèdent chacun la personnalité humaine; et elle est contraire aussi au texte de la Genèse qui, dans le premier récit de la création de l'homme, nous dit qu'en créant l'Homme, Dieu l'a fait mâle dans un être humain et femelle dans l'autre. Mais la notion de la nature humaine comme culminant dans la masculinité, si aberrante qu'elle soit, n'a pas fini d'exercer son pouvoir dans notre inconscient, alors que la notion correcte est évidemment celle de la nature humaine comme *répartie entre masculinité et féminité, tout en gardant dans l'une et l'autre la même valeur et dignité*.

Loin donc d'accepter l'idée que *mulier naturaliter est minoris virtutis et dignitatis quam vir* (Ia, 92, 1, obj. 2), et de croire que ce qui atteste la différence spécifique de l'être humain (les activités de l'âme spirituelle qui, du reste, ne sont pas seulement le discernement rationnel), abonde naturellement dans l'homme plus que dans la femme, il faut dire que l'homme et la femme sont égaux en valeur et dignité humaines, mais en se partageant différemment les qualités de cette nature, en telle sorte que ce que l'un a en plus compense ce que l'autre a en moins, et que *l'être humain* n'est complètement accompli que dans *l'homme et la femme pris ensemble*.

Et je maintiens, quant à moi, que dans ce partage des qualités qui caractérisent les activités de l'âme intellectuelle et qui font la noblesse de notre nature, c'est la part dévolue à la femme qui comporte les qualités les plus acérées, les plus activatrices du mouvement de la vie et de l'esprit, et les plus précieuses pour l'homme. Dire cela n'est nullement attribuer à la femme une supériorité de nature sur l'homme, ce qui serait commettre à son profit la même erreur qu'on a si longtemps commise au profit de l'homme. L'avantage que je reconnais à la femme est en effet chèrement payé par le

tribut, beaucoup plus lourd que celui de l'homme, que la nature lui impose en ce qui concerne la propagation de l'espèce.

Ajoutons que c'est une autre erreur capitale de chercher dans le sexe, que nous avons en commun avec les autres animaux, avec les bêtes, le fondement premier d'où dérivent et par où s'expliquent tous les autres caractères différentiels qui distinguent ces deux êtres humains, l'homme et la femme, autrement dit qui confèrent à tel individu humain cette propriété de sa nature individuelle, en ses plus intimes profondeurs, en vertu de laquelle le *être-homme* est son être, et à tel autre individu humain cette propriété de sa nature individuelle, en ses plus intimes profondeurs, en vertu de laquelle le *être femme* est son être. Le sexe ne fonde que la différence animale, si importante qu'elle soit, et si immédiatement évidente; il ne fonde pas les différences proprement *humaines* entre l'homme et la femme. Le sexe et la fonction de reproduction sont en effet *pour l'espèce* et pour la perpétuation de l'espèce, et *en ce sens* ce sont des parasites de la personne.

C'est dans les personnes et les qualités qui les distinguent comme telles que nous trouvons ce qui fonde les caractères différentiels en question: d'un côté l'autorité et la prudence, avec la puissance du muscle, de la conceptualisation rationnelle et de l'exécution qui leur correspond; de l'autre, les ressources de l'amour et de son inlassable inventivité, et la stimulation de ses impatiences et de son *alertness*, avec la gratuité des inspirations du supraconscient, la promptitude à voir et à s'émouvoir, et cet incomparable joyau de la nature humaine, l'intuitivité de l'esprit, qui leur correspondent, et avec une certaine faiblesse de muscle, de la conceptualisation rationnelle et de l'exécution qui leur correspond aussi; mais avec aussi plus de hardiesse et parfois de force d'âme qu'on n'en voit chez l'homme. Tout cela n'est pas fondé sur le sexe et la fonction d'engendrer, ni explicable par eux, c'est fondé sur la répartition des qualités différentielles proprement humaines que, comme l'indique bien le mythe vrai d'Eve tirée de la côte d'Adam et de sa chair humaine, Dieu a données en partage dès leur création à l'homme et à la femme, égaux (de par la complémentarité de ces qualités différentielles) dans une même nature et dignité. Eve a été créée pour être la compagne et l'inspiratrice de l'homme (inspiratrice, ça s'est diablement bien vu avec le premier péché ...). Il n'est pas sans intérêt de noter, par parenthèse, que le «faisons-lui un vis-à-vis qui l'aide», *faciamus ei adjutorium simile sibi*, - n'oublions pas le *simile sibi*, si vexant à vrai dire pour une longue tradition de commentateurs vénératrice de la masculinité, et si mal comprise par elle, - se trouve consigné dans la révélation divinement faite à un peuple qui vivait pourtant en régime patriarcal.

4. Il va falloir que je m'arrête encore un moment pour essayer de préciser ma pensée, et ce que je viens de dire sur l'erreur qu'il y a à chercher dans le sexe le fondement premier d'où dérivent toutes les autres différences qui distinguent ces deux êtres *humains*, et non pas simplement animaux, que sont l'homme et la femme. Cela m'entraînera à vous proposer, dans une digression philosophique, des vues un peu

plus élaborées, mais qui me semblent bien nécessaires pour éclaircir nos idées sur une question qui préoccupe aujourd'hui tous les esprits, et où la bonne volonté la plus sincère ne suffit pas à compenser la confusion intellectuelle. Je ne pense pas seulement à nos explicateurs psychanalystes, ou à un effort, louable en lui-même mais trébuchant sur une fausse idée de la personne et de la liberté, comme celui de Madame de Beauvoir. Je pense aussi à un livre comme celui de Madame Yvonne Pellé-Douël, «*Etre femme*», où les intentions les meilleures et les plus droites sont trahies par l'acceptation, comme d'une chose allant de soi, de l'erreur même que j'ai signalée.

Tout d'abord cependant, il convient de revenir sur le texte de la Genèse. Je pense que les deux récits de la création de l'homme doivent être pris *ensemble*, et se rapportent à deux vérités complémentaires qu'il importe de sauvegarder: le premier de ces récits ayant pour objet de marquer l'unité de la nature humaine et l'égalité en nature et en dignité de l'homme et de la femme (dès l'acte créateur par lequel l'homme est apparu sur la terre, la nature humaine a été mâle dans l'un et femelle dans l'autre); le second récit, formulé dans un langage mythique, - et donnant, *selon les convenances de ce langage*, la création d'Eve comme postérieure à celle d'Adam, - ayant pour objet de marquer la façon dont Dieu a voulu et a fait que la femme se différencie de l'homme.

Le soin avec lequel le Livre sacré insiste sur tout cela dans les deux récits en question me paraît très significatif. Première vérité: Eve et Adam, dont la dualité («homme et femme il *les* créa»), constitue l'homme dans sa plénitude ontologique («à l'image de Dieu *il le* créa»), Eve et Adam ont été créés dès l'apparition de l'humanité sur la terre, comme le dit le premier récit, - et comme le suggère une saine philosophie de l'évolution, laquelle, à mon avis, doit tenir qu'à l'instant où dans l'embryon issu de l'acte générateur d'un couple hominien sous une motion surélévatrice exceptionnelle et absolument unique de Dieu, s'est produite une disposition ultime appelant l'âme intellectuelle, Dieu a créé et infusé cette âme dans l'embryon. Et nous pouvons supposer que dans cette première apparition de l'être humain, ce sont ou bien deux jumeaux, l'un garçon, l'autre fille, sortis en même temps du sein de la mère hominienne (c'est l'hypothèse qui me plaît le plus), ou bien un garçon premier-né, puis une fille seconde-née, qui ont été ainsi créés par Dieu.

Après cela, l'autre vérité contenue dans le second récit. J'ai déjà noté que le symbolisme de l'histoire de la côte signifie que tout en ayant la même nature spécifique que l'homme, la femme est douée de qualités plus affinées, mais moins puissantes. Et maintenant que dire du *ei faciamus adiutorium simile sibi*? A quelle fin? Engendrer des enfants et propager l'espèce humaine, et, à la différence des animaux, continuer à vivre ensemble, comme le note saint Thomas, homme et femme, dans la vie domestique où ils s'aident et se confortent l'un l'autre? Oui, sans doute. Mais il y a une fin bien plus haute que les Anciens n'ont pas mentionnée à cet endroit, parce que la dimension du temps et du progrès historique n'était pas suffisamment dégagée dans leur pensée.

Ce pour quoi l'humanité a été faite, c'est pour progresser sur la terre, à la fois pour y mener une vie temporelle et culturelle et une vie spirituelle de plus en plus élevées, et pour entrer finalement dans le royaume de Dieu et de la vision béatifique. Voilà la fin supérieure en vue de laquelle Eve a été faite l'aide et la compagne d'Adam, et à cet égard la multiplication de l'espèce humaine par la génération n'est qu'un moyen nécessaire. C'est pour mieux assurer le progrès de l'espèce humaine vers cette fin que la nature humaine a été dès l'origine partagée entre deux types sub-spécifiques distincts se complétant l'un l'autre. Et c'est pour ça justement qu'il fallait que dès la création d'Eve les qualités qui distinguent féminité et masculinité fussent différentes et complémentaires.

Ici une parenthèse. Si les premiers parents n'avaient pas péché, le progrès de l'humanité - un tel progrès est inimaginable pour nous - se serait produit *uniquement dans la ligne du bien*. A la fin, quand les hommes, toujours doués de la justice originelle et exempts de la mort, auraient peuplé la terre et assez grandi en spiritualité comme en civilisation, le monde se serait trouvé *disposé* à la transfiguration par laquelle il serait entré dans la gloire; et les hommes seraient entrés, sans passer par la mort (sinon par la mort à soi-même) dans la vision de Dieu. Mais le péché originel nous a placés dans un tout autre régime, où le progrès de l'humanité a lieu *à la fois dans la ligne du bien et dans la ligne du mal*, et avec quelle abondance de celui-ci. Alors c'est par une catastrophe, le coup de foudre de la fin du monde, et par la résurrection des morts, avec la séparation des bons et des méchants, que se produira la transfiguration finale, et que les bons entreront dans le royaume des cieux que le Christ Rédempteur leur a acquis. A la fin des temps, comme le rappelait lundi Olivier Lacombe,- quand Jésus reviendra il trouvera peu de foi sur la terre. Elle aura quasiment disparu du monde, elle sera toujours vivante dans l'Eglise, grâce peut-être seulement à quelques petits troupeaux, guère plus nombreux que ceux de la primitive Eglise, qui vivront pleinement de la vie et de la foi du Corps mystique, et dont les pasteurs auront, comme ceux de la primitive Eglise, la fermeté dans la vérité et le courage héroïque appelés par leur mandat. Fin de la parenthèse.

5. Passons maintenant à mes réflexions philosophiques. J'ai parlé il y a quelques instants des deux types *subspécifiques*, masculin et féminin, qui se partagent la même nature humaine. Pour justifier ce mot, j'en appellerai à une analogie très éloignée, celle des races entre lesquelles se partage la nature humaine, - ce sont bien des types subspécifiques, ayant tous également la même humaine nature. Mais les diverses races proviennent d'une évolution, très tôt produite sans doute, mais qui a quand même pris du temps, et où l'accidentel a sans doute joué son rôle. Tandis que la distinction entre le type subspécifique masculin et le type subspécifique féminin est liée à la création même de l'homme et de la nature humaine.

En deuxième lieu il me semble important de noter que la différence des sexes a une tout autre signification ontologique chez l'animal et chez l'homme. C'est la sexualité avec ses répercussions biologiques et morphologiques qui fait toute la différence

entre le mâle animal et la femelle animale, entre le cerf et la biche. Autrement dit, la typicité mâle et femelle est chez l'animal une typicité subsppécifique d'ordre *purement fonctionnel*.

Au contraire, si toutes les remarques précédentes sont exactes, il faut dire que chez nous la fonction sexuelle, loin de faire toute la différence entre l'homme et la femme, n'est qu'une des propriétés d'une typicité subsppécifique d'ordre essentiel⁴ qui, dérivant de l'âme spirituelle, embrasse toute la nature, spirituelle et corporelle, de la personne humaine masculine ou féminine. La typicité masculine ou féminine n'est pas une simple typicité fonctionnelle ou génitale, c'est une typicité subsppécifique *de nature* (de nature individuelle) ordonnée au progrès temporel et spirituel de l'espèce humaine vers sa fin, et impliquant une différenciation dans les qualités de l'âme, et qui comprend comme une de ses propriétés, mais seulement comme une de ses propriétés, si nécessaire qu'elle soit, la fonction génitale qui concerne l'animalité humaine.

On peut dire par suite, me semble-t-il, qu'il y a dans l'être humain, une bipolarité, - ordonnée au progrès général, tout le long du temps, de l'humanité vers sa fin, - quant à la différenciation entre être-homme et être-femme: il y a un pôle *charnel*, intéressant la propagation de l'espèce, du côté de l'animalité humaine et d'une de ses fonctions; et un pôle *spirituel*, - en ordre à la constitution de la personne humaine, - du côté de l'âme spirituelle qui est la forme substantielle de l'être humain: je parle de l'âme humaine *individualisée dans un sens ou dans l'autre dès sa création*, du fait que Dieu, en créant chacune, la destine à informer tel ou tel corps; je me bats avec les mots pour désigner cette complémentarité mutuelle au sein de la même nature humaine, - disons, si vous voulez, en demandant une métaphore aux chimistes qui nous parlent de l'acide tartrique dextrogyre ou lévogyre, que l'âme d'un homme est dès sa création *dextroversement* individualisée et celle d'une femme *lévoversement* individualisée.

Rappelons-nous ici que l'âme humaine n'est pas individuée *par* la matière (comme est l'âme sensitive des animaux), elle est, ainsi que je viens de le noter, et il y a un monde entre ces deux formules, elle est individualisée *en ordre* à la matière et à un corps déterminé, mâle ou femelle (d'où il suit qu'elle est masculine ou féminine *en vertu de la forme typique de son être même*). C'est pourquoi elle garde son individualité, son individualité masculine ou féminine, après la mort; et dans l'univers des ressuscités, où il n'y aura ni mariage ni génération, il y aura toujours des hommes et des femmes, dont les caractères différentiels n'auront rien à voir avec une fonction de leur corps qui aura disparu, mais dépendront de la typicité subsppécifique due à leur âme «dextroversement» ou «lévoversement» individualisée, dès sa création, *en ordre* à leur corps, mais non individuée *par* lui. Et dans leur vie glorieuse, la femme (non plus comme épouse mais selon son être-femme) restera pour l'homme un vis-à-vis et une «aide», disons une compagne d'activité bienheureuse: en telle sorte que la nature

4 Je veux dire type subsppécifique qui concerne l'essence même (humaine) de la personne considérée. - Peut-être vaudrait-il mieux dire «type subsppécifique *d'ordre modal-essentiel*. (En disant *modal-essentiel*, j'entends: qui est un *mode* de l'essence humaine elle-même). Tout cela par opposition au «type subsppécifique d'ordre purement *fonctionnel*» (quand on parle de la différenciation entre mâle et femelle chez les animaux).

humaine se trouvera toujours ontologiquement plénière de par leur mutuelle complémentarité. Ces traits caractéristiques de la féminité demeurent sûrement là-haut. Songez au souci que la Vierge prend de la terre, à l'espèce d'impatience qui la presse d'apparaître à de pauvres enfants pour nous réveiller un peu de nos torpeurs ...

Tout ça veut dire qu'Eve, créée *pour aider* l'homme, non seulement à engendrer des enfants, mais à faire progresser à eux deux l'espèce humaine vers sa fin, a été aussi créée *comme aidant* l'homme à réaliser avec elle l'entière plénitude ontologique de la nature humaine, - autrement dit comme étant une personne dont *l'être-femme* est complémentaire de *l'être-homme* d'Adam: ce qui implique évidemment que, de son côté, Adam est une personne dont *l'être-homme* est complémentaire de *l'être-femme* d'Eve, de manière à réaliser avec elle l'entière plénitude ontologique de la nature humaine: «Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il *le* créa, homme et femme il *les* créa».

Voilà pour le pôle spirituel de la différenciation entre homme et femme. En disant pôle spirituel, je ne veux pas dire que les qualités particulières à la femme et les qualités particulières à l'homme, comme celles que j'ai mentionnées tout à l'heure, procèdent toutes de puissances purement spirituelles telles que l'intellect, mais toutes sont spirituelles dans leur racine, comme provenant de l'âme spirituelle informant la matière et possédant, en même temps que les puissances de l'esprit, des puissances telles que les sens et l'imagination.

Quant au pôle charnel, j'ai déjà indiqué que la sexualité crée pour le mâle et la femelle des animaux une typicité d'ordre purement fonctionnel, ce qui n'est nullement le cas pour l'homme et la femme, dont la typicité est d'ordre essentiel ou modal-essentiel et ne comporte la fonction génitale que comme une de ses propriétés. Ça n'empêche évidemment pas la sexualité de jouer un rôle des plus considérables dans l'être humain et dans la vie humaine, et d'être la source non seulement des voluptés sensibles naturellement liées à son acte, mais aussi de joies magnifiquement humaines comme celles de la paternité et de la maternité, et de faire naître toutes sortes de tendances et d'activations précieuses à notre nature et aussi de frustrations, de complications psychiques et de misères, qui remontant de son corps affectent toute la personne humaine.

Remarquons en outre que la personne humaine étant celle d'un animal doué de raison, et l'âme humaine étant individualisée en ordre à un corps déterminé, le sexe et la fonction de génération, avec tout ce qui leur est lié dans le fonctionnement interne de la vie organique,- surtout chez la femme, qu'il s'agisse de l'espèce de complicité qui s'établit ainsi entre elle et la nature, ou qu'il s'agisse surtout de la gestation, où l'enfant est dans le sein maternel comme dans un nid naturellement sacré,- créent dans l'animalité humaine une sorte de consonance ou de correspondance harmonique avec ce qui, au pôle spirituel, et du côté de l'âme et de ses qualités particulières, constitue la personne humaine dans l'être-homme ou l'être-femme.

Il reste que l'idée régnante aujourd'hui, et qui, réduisant tout le problème au seul pôle charnel, fait regarder le sexe et la fonction génitale comme le fondement premier d'où

dérivent et par où s'expliquent tous les autres caractères différentiels qui distinguent l'être-homme et l'être-femme est, j'espère l'avoir montré, une erreur de base qui vicie toute notre perspective sur l'être humain. Autant expliquer le génie de Mozart par les activités biochimiques de sa rate ou de son foie.

Je termine cette trop longue digression en notant que tout ce que j'y ai dit concerne uniquement les membres de l'espèce humaine, personnes à la fois constituées par leur âme et ses qualités particulières dans la masculinité et la féminité, et œuvrant au service de l'espèce par une certaine fonction de la chair. Ça ne se trouve ni dans le monde des esprits purs, où chaque personne angélique est une espèce, ni dans le monde des bêtes, où chaque individu est seulement pour l'espèce et sa propagation.

6. Reprenant maintenant - je n'en ai pas pour longtemps - le fil des réflexions de premier jet qui me venaient à l'esprit en lisant la Genèse je rappelle qu'avant de commencer ma digression philosophique, j'avais insisté sur la relation de personne à personne entre Adam et Eve, et noté qu'en vertu de la répartition des qualités différentielles proprement humaines que Dieu a données en partage, dès leur création, à l'homme et à la femme, dans une même nature et dignité humaines, Eve a été créée pour être la compagne et l'inspiratrice de l'homme, je dis dans toute leur œuvre à tous deux sur la terre.

Eve est aussi, je ne l'oublie pas, la mère du genre humain, mais c'est nous que cela intéresse avant tout, plus que la personne d'Adam (lequel est aussi notre père). Et n'oublions pas non plus que c'est *après le péché*, et à titre de châtement, que dans la Genèse (III, 16), Dieu dit à Eve: «Ta convoitise te poussera vers ton mari, et lui dominera sur toi.» La *domination* en question de l'homme sur la femme, qui est tout autre chose (elle ne va pas sans faute d'orgueil de la part de l'homme) que l'autorité dont j'ai parlé dans mes premières remarques, et qui pendant de longs siècles s'est traduite par l'asservissement de la femme (celui-ci continue aujourd'hui sous d'autres formes, et grâce à l'idolâtrie bestiale de la sexualité qui dépersonnalise la femme et la porte à se tenir elle-même pour une chair destinée au plaisir de l'homme, ce qui, de soi, est désespérant, et fait que certaines se jettent dans une espèce de prostitution par haine de leur corps), la *domination d'asservissement* de l'homme sur la femme n'a absolument rien à voir avec la *nature* propre de l'un et de l'autre, elle n'a à voir qu'avec *les suites du premier péché*.

Je regrette de devoir ajouter que si saint Thomas n'a pas manqué de condamner l'asservissement de la femme, - *non debet a viro despici tanquam serviliter subjecta* (Ia, 92, 3), - cependant l'erreur de base à laquelle je m'attaque, et qui a joué son rôle dans les tentatives de justification de l'asservissement séculaire de la femme: regarder la faculté d'aider l'homme à engendrer comme le seul privilège propre à la femme, et donc le sexe et la fonction de reproduction comme la caractéristique à laquelle se réduit en dernière analyse toute sa féminité, - les Anciens, et nos plus vénérés docteurs, l'ont commise de leur côté, en accord avec la mentalité de leur temps, et dans leur perspective à eux, à l'extrême opposé («procréationniste», dirai-je) du

sexualisme égocentrique de nos distributeurs de drogue philosophique pseudo-freudienne. Cela s'accordait du reste parfaitement avec les vues d'Aristote sur la femme comme homme manqué. On trouve ainsi dans leurs interprétations de la Genèse des assertions plutôt surprenantes, telles que la suivante, à laquelle saint Thomas a fait écho dans un *Sed contra* de la Ia, 98, 2: S'il est dit dans la Genèse que Dieu a fait la femme comme l'aide de l'homme semblable à lui, eh bien l'aide en question *concerne uniquement l'œuvre de la génération*, et aucune autre œuvre, «car, (écoutons bien ça) pour n'importe quelle autre œuvre l'homme *aurait pu être aidé plus convenablement par un autre homme que par la femme*». Voir de même, q. 92, 1, où saint Thomas enseigne catégoriquement ce *dicendum quod* ahurissant. (Après tout, n'est-ce pas, lui-même se trouvait très convenablement aidé clans son couvent par ses secrétaires et par les frères convers ...). Il n'y a pas un mot dans le texte de la Genèse pour soutenir une telle assertion, qui méconnaît totalement l'évidente complémentarité du type féminin et du type masculin, et le fait que leurs qualités différentielles sont celles de l'âme spirituelle elle-même informant le corps selon qu'elle est individualisée dans un sens ou dans l'autre.

Saint Thomas s'est du reste gardé de pousser jusqu'à son terme extrême l'assertion qui me scandalise, et il la corrige fortement en notant dans un autre article (92, 3) que l'œuvre de la génération n'est pas la seule à considérer, et qu'il y a aussi (ce qui quand même ne va pas très loin) pour l'homme et la femme des œuvres à faire en commun dans la vie domestique⁵. Si toutefois on poussait les choses jusqu'au bout dans la perspective ouverte par l'idée que l'unique objet en vue duquel Eve a été faite pour compléter l'homme est la procréation, on devrait avec une mâle assurance (dont certains bien-pensants de jadis n'étaient pas exempts) ne voir en la femme que la femelle pondeuse qui aide Adam à se reproduire lui-même, sauf ratages accidentels dans l'œuvre de la génération, qui font produire une femme au lieu d'un homme. On comprend qu'allant logiquement à l'absurde, quelques pédants du moyen âge (de cet âge où pourtant, par ailleurs, le culte de la Vierge réhabilitait la femme, et où les troubadours exaltaient celle-ci) se soient sérieusement posé la question de savoir si la femme avait une âme, une âme spirituelle comme celle de son mari. Après tout une âme simplement animale n'aurait-elle pas suffisamment fait l'affaire, puisque la femme n'a été créée *in adiutorium viri* que pour servir à la reproduction?

Ces vieilles histoires ne sont bonnes qu'à nous amuser, mais ce qui porte à des réflexions mélancoliques c'est l'idée que la noble pensée elle-même du Docteur Angélique n'a pas pu réussir, dans un domaine comme celui dont nous parlons, et où la pression du milieu culturel s'exerce si fortement sur l'esprit, à se délivrer tout à fait du climat de l'intelligentsia de son époque, et des préjugés qui y régnaient. C'est là une des servitudes de notre nature blessée, une servitude à laquelle nul n'échappe complètement. Si un esprit aussi magnifiquement libre que celui de saint Thomas n'y

⁵ «Mas et femina junguntur in hominibus, non solum propter necessitatem generationis, sed etiam propter domesticam vitam, in qua sunt aliqua opera viri et feminae, et in qua vir est caput mulieris». Aristote, auquel saint Thomas se réfère (*Eth.*, VIII, lect. 12) avait fait la même remarque, à laquelle j'aurais pu me référer pareillement dans ce que j'ai dit plus haut (p. 249-250) sur la fonction génératrice chez l'homme et chez l'animal.

a pas échappé sur le point particulier qui nous occupe (la féminité et l'interprétation du *in adjutorium viri*), comment trop s'étonner de voir aujourd'hui une foule d'esprits serviles tenir pour leur premier devoir de s'adapter et, s'ils sont chrétiens (et animés de quelque zèle pastoral), d'adapter l'Évangile et la foi chrétienne aux exigences inconditionnées d'une culture de masse et d'une mentalité collective (pardon, «communautaire») pour laquelle le goût de la vérité métaphysique ou religieuse est une vieille défroque indigne de l'homme moderne?

Il reste que, pour retourner à mon propos originel, qui concerne la lecture de la Genèse par un chrétien quelconque en quête d'intelligibilité, il semble spécialement important pour l'esprit de tâcher de faire cette lecture dans une liberté aussi entière que possible à l'égard de tout préjugé quel qu'il soit, qu'il vienne des humaines traditions des anciens (Jésus n'était pas tendre pour celles des docteurs de la loi) ou de la fatuité intellectuelle de nos chers contemporains.